

L'HOMME

ROUGE,

SATIRE HEBDOMADAIRE

Par

VEYRAT ET BERTHAUD.



Les Trois-Jours.

Et resurrexit tertio die.

(EVANGILE.)

Amis, si vous passez, aujourd'hui, vers la tombe
Où dort du dernier roi la sanglante hécatombe,
Là, vers le Louvre en deuil, le cœur serré, les yeux
Rouges de pleurs amers et levés vers les cieus,
Amis, -- à deux genoux sur l'angle d'une pierre,
N'oubliez pas, au moins, de dire une prière !
Là, sous les simples croix, sous les gazons flétris
Sont les martyrs tués aux trois jours de Paris.

Priez pour eux ! — priez aussi pour Varsovie
Mourant inviolée, aux bras de la Russie !
Priez pour l'Italie, afin qu'un jour son Dieu
Redescende sur elle, en un rayon de feu !
Priez pour les bannis dont la vie est amère,
Enfans deshérités des baisers de leur mère,
Et qui méritent bien, dans leurs sombres exils,
Qu'au retour, le Seigneur bénisse leurs fusils !
Puis, quand la nuit viendra pleurer sur les victimes,
En retournant émus dans vos foyers intimes,
Amis, — n'oubliez pas, si vous avez des fils,
De leur dire comment l'on meurt pour son pays !...



Dites-leur, dites-leur, à ces ames bien nées,
Dans ces trois jours de feu, passés de trois années,
Comment tant de braves sont morts ;
Comment le peuple ardent, à travers la mitraille,
Se cabra sous son ^{nez} ~~manche~~, haut de toute sa taille,
Comme un coursier sans mors ;

Comment, de toutes parts, le Simoûn populaire,
Sur les flancs du château, vint grincer de colère,
Comme un bélier sur une tour ;
Comment, le dernier jour, sous sa main pantelante,

Il tint, sans l'écraser, la royauté sanglante
Dans son nid de vautour!

Et puis vous leur direz, --- car il faut tout leur dire, ---
Que ces trois jours si beaux sont trois jours à maudire,
Comme ceux d'un stérile été,
Qu'ils n'ont rien fécondé dans le sein de la France :
Amour de son pays, vertu, gloire, espérance,
Victoire et liberté....



Et vos mains sur le front, pour cacher cet outrage,
Déroutez à leurs yeux l'histoire de notre âge ;
Dites où nous allons, --- et, que depuis trois ans
Le cœur de l'état saigne, aux mains des courtisans !
Montrez-leur Varsovie, à qui le froid Cosaque
A pris son manteau d'or, et laissé sa casaque ;
L'Italie éventrée, à l'ombre de la croix,
Pour réchauffer les pieds au vieux doyen des Rois ;
Le Portugal qui meurt vers l'Espagne en tourmente,
Roméo moribond râlant sur son amante ;
Don Pédro colportant, par le sang des combats,
L'arsenic obligé du *Journal des Débats* ;
L'Allemagne étouffée, aux griffes de la Prusse ;
Le bosphore Ottoman gardé par le Tzar Russe ;

Vienne, Londres, Berlin, St-Pétersbourg, partout ;
La France nulle part, ... du moins, jamais debout ;
Mais honteuse et baissant son front altier, — naguère
Brûlé par vingt soleils et par vingt ans de guerre, —
Comme une mendiante, assise au seuil des rois,
Les deux genoux pliés et les deux bras en croix !
La France injuriée et meurtrie à la face
Par mille des affronts que le sang seul efface !
Et nous qui pouvions voir, de loin, tous ces revers,
Regardant, sans bouger, flamboyer l'univers !
Stupides et pareils au pauvre qui mendie,
Passant, les bras croisés, devant cet incendie !
--- Dites-leur tout, amis, --- et vous leur donnerez
Vos sabres de Juillet et vos fusils sacrés...
Et malédiction sur leurs destins prospères,
S'ils ne sont pas, un jour, aussi grands que leurs pères !
Ah ! c'est qu'en vérité, nous avons trop souffert,
Les deux bras enchaînés par un cercle de fer !
Oh ! quand nous rendras-tu, Roi Philippe de France,
Notre avenir doré d'une sainte espérance,
Et ce bien, le plus grand des révolutions,
L'honneur qui fait aussi vivre les nations !...
Nous avons tout perdu ! liberté ! gloire !... impie,
Tu nous a tout flétri de tes doigts de Harpie !
Où sont donc, maintenant, où sont-ils les vainqueurs
Qui Trois Jours, aux boulets, ont découvert leurs cœurs,

Et qu'on n'a pas trouvé dans les tombes du Louvre
Parmi ceux qu'aujourd'hui le saint gazon recouvre ?
Où sont-ils ? -- Allez voir aux cachots, allez voir
Au fort de St-Michel, immonde réservoir
Où l'air est du poison, -- où toute fleur brisée,
Au lieu de croître, tombe et meurt de la rosée ! --
Les insensés ! -- avoir combattu Trois grands Jours
Pour un Roi, sans songer qu'un Roi trahit toujours !
S'être jetés brûlans dans des luttes farouches
Et, barbouillé les mains de sang et de cartouches,
-- Et puis agoniser, au sein des océans,
Dans les cachots du roi Philippe d'Orléans !...
Ah ! tu leur as fait là d'horribles agonies !
Et tu n'éprouverais jamais des insomnies !
Et quand ton prisonnier harassé de souci,
Dort de fatigue, toi, tu dormirais aussi !
Solitaire, la nuit, dans tes plafonds à fresques,
Tu n'apercevrais pas d'étranges arabesques,
Des fantômes sanglans ressuscités des morts,
Et des spectres armés, noirs comme des remords !...
Eh ! bien, c'est que les morts ne sortent pas de terre
Et que c'est aux vivans d'aller fermer le cratère !



Oh ! si l'HOMME qui va, l'œil tourné vers le Rhin,
Poser devant Paris, sur son rocher d'airain,

Embrassait d'un regard, du haut de la colonne,
Les prostitutions de notre Babylone ;
Que dans son nid d'aiglons, sa France de vingt ans,
Il vît tant de vautours se gaudir palpitans,
Tant de vermine infecte à la peau de ses braves,
Tant de Rois insolens, hier encor ses esclaves ;
A cet aspect, saisi d'un sentiment fatal,
L'Homme redescendrait de son haut piédestal,
Sur les Rois étonnés jetterait dix arctées,
Et broirait du talon leurs têtes de Pygmées !
Et le globe en stupeur pencherait du côté
Où l'Empereur aurait posé sa volonté !
-- C'est qu'il est mort aussi, -- dans l'île solitaire, --
Et que c'est aux vivans d'allumer le cratère !

Amis, n'oubliez pas, si vous avez des fils,
De leur dire comment l'on meurt pour son pays!...



A nous donc des poignards, de la poudre et des armes !
Allons, roulez les chars et les canons d'alarmes,
Le peuple s'est levé ! Voyons,
Dans cette autre page d'histoire,
Qui des deux aura la victoire,
Ou des rois ou des nations !

Allons ! allons ! sonnez la charge ! aux armes ! frères ,
Célébrons les martyrs par des jeux funéraires ;
 Qu'ils s'éveillent à nos transports !
 Oh ! qu'ils seraient beaux et sincères
 Nos trois soleils anniversaires,
 Allumés aux jours qu'ils sont morts !

En avant ! --- et demain , nous irons , ô mes frères ,
En pèlerins guerriers , combattre aux ossuaires
 Où tant de braves ont péri !
 Demain , la Pologne se lève ,
 Elle est à nous avec son glaive
 Et son sang qui n'a pas tari !



Demain c'est l'Italie ! et demain l'Allemagne !
De l'Adige à Francfort, du Rhin à la Romagne ,
 Les peuples ont crié ! Courons !
 Déployez , aux fraîches aurores ,
 Tous vos étendards tricolores
 Et que l'on sonne les clairons !

En route ! --- Pour aller jusques en Moscovie
Deux haltes seulement : Berlin et Varsovie !

Et nous repasserons le Rhin
 Avec des Rois aux mains brisées,
 Que nous jetterons aux risées
 Du monde, en des cages d'airain!



Non, tu n'es pas éteint à jamais, dans l'espace,
 Tu n'as pas flamboyé comme un éclair qui passe;
 Après avoir trois jours lui sans tache à nos yeux,
 Tu n'as pas abdiqué ton empire des cieux!
 Tu reviendras jeter, aux tours de Notre-Dame,
 Ton auréole immense : azur, lumière et flamme!
 Et sur la cité mère où ton disque brillait
 Tu reluiras encor, GRAND SOLEIL DE JUILLET!

Veyrat.



L'HOMME ROUGE paraît tous les dimanches par livraison de huit pages in-4°

Prix de la souscription : Pour l'année, 52 livraisons, 50 fr. — Pour six mois, 26 livraisons, 15 fr.
 — Pour trois mois, 13 livraisons, 8 fr. — Par la poste, 1 fr. de plus par trimestre.

On souscrit :

A PARIS, chez ABEL LEDOUX, libraire-éditeur, rue Richelieu, n. 95.

A LYON, au bureau de la *Glaneuse*, rue de la Préfecture, n. 6. — Chez M. BABEUF, libraire, rue St-Dominique. — Chez BARON, libraire, rue Clermont. — Et DANS LES DÉPARTEMENTS, chez tous les directeurs des postes.

Ecrire, *franco*, à M. Veyrat, au bureau de la *Glaneuse*.